

QUEESCH NR. 17

Work, buy, die!

Was ist Arbeit, dieser Frage geht die soeben erschienene Nummer 17 der Zeitschrift Quesch nach. Arbeiten um zu leben, und leben, um zu konsumieren, das kanns doch nicht sein.

Ich tue mich schwer mit Einleitungen. Deshalb möchte ich mit der Definition des Wortes "Arbeit" beginnen. Laut Wikipedia zum Beispiel bezeichnet das Wort Arbeit im Allgemeinen "die zielgerichtete, zweckgebundene menschliche Verrichtung". Die darauf folgende Aufzählung reicht von "die bewusste schöpferische Auseinandersetzung des Menschen mit der Natur und der Gesellschaft" über die simple "berufliche Tätigkeit" bis hin zum "Produktionsfaktor", als welchen die Volkswirtschaftslehre die Arbeit sieht.

Arbeit wird in den Medien sehr polarisiert dargestellt. Einerseits ist es im Licht einer immer größer werdenden

Arbeitslosigkeit ein erstrebenswertes Gut, andererseits wird Arbeit als lästig, nervenaufreibend, stressig und unangenehm beschrieben. Die Arbeit als "berufliche Tätigkeit" oder auch als "Produktionsfaktor" scheint der Motor jedes Wirtschaftssystems, ob nun kapitalistisch oder kommunistisch, zu sein. Arbeit bedeutet Produktion, Produktion bedeutet einen Gewinn. Mit einem Teil des Gewinns werden, zumindest im Kapitalismus, die Löhne finanziert, und mit dem Lohn kann der Arbeitende sein Leben finanzieren und seine Freizeit gestalten. Wobei diese aus ökonomischer Sicht wohl idealerweise daraus besteht, dass der soeben Entlohnte seinen

Lohn wieder in den ökonomischen Kreislauf einfließen lässt, d.h. Waren kauft. Und dies immer und immer wieder, so lange, bis er stirbt. Dies lässt sich mit dem Thema der Quesch, die der geneigte Leser gerade in den Händen hält, gut zusammenfassen: Work! Buy! Die!

Arbeit kann jedoch noch ganz andere Formen haben als der "Produktionsfaktor" in einem ökonomischen Betrieb. Mir persönlich gefällt die philosophische unter den Wikipedia-Definitionen am besten: "die bewusste schöpferische Auseinandersetzung des Menschen mit der Natur und der Gesellschaft". Arbeit steht also nicht nur für Tätigkeiten, die Erwerbszwecken dienen,

sondern auch alle anderen, z. B. Dinge, die wir zu "gemeinnützigen Zwecken" tun. Womit die allermeisten jener, die an der Quesch arbeiten, für eben dies miteingebunden wären. Einen Artikel für die Quesch schreiben ist Arbeit. Musik machen ist Arbeit. Den Garten umgraben ist Arbeit. Arbeiten bedeutet also nicht immer, Geld dafür zu bekommen. (...)

Die massiven Proteste gegen das Gesetzesprojekt Nr. 5611 zeigen uns, wie sehr das Thema "Arbeit" nicht nur die Jugendlichen, sondern die gesamte Gesellschaft bewegt. Wer damals nicht dabei war oder sich einfach nochmal die Bilder des Protestes ansehen will, sei auf den entsprechen-

den Artikel und die Bilder, Videos und Radiobeiträge auf unserer CD verwiesen. Wer will, darf während des Lesens "Géint de Sechsafoffzegelef klappt an d'Hänn" auf die Melodie von "Von den blauen Bergen ..." singen oder auch summen. (Das nennt man dann "partizipatives Medium" oder auch "interaktiv".) (...)

Was bedeutet Arbeit in der heutigen Gesellschaft? Welchen Stellenwert hat Arbeit, die nicht für Geld verrichtet wird? Gibt es einen Ausstieg aus der Endlosschleife Work-Buy-Die? Ist Arbeit letztendlich gar nicht so schlimm wie ihr Ruf und haben ihre negativen Seiten positive Auswirkungen auf die Persönlichkeitsbildung? Einige dieser Fragen werden im Dossier dieser Quesch beantwortet. (...)

Joël/Fireball, für das Quesch-Kollektiv

NORMALISATION

Des barres et des codes



Codes barres, Laurent Guenat, -36° édition, 2005, 58 pages, A5, 4 sujets existent sous forme de cartes postales Prix de production sans les droits d'auteur: CHF 10.- / € 6.- (ou plus, si affinité)

L'auteur du livre Codes barres explique la symbolique de cette petite marque présente sur la plupart des objets de consommation: standardisation des interactions plutôt qu'ouverture et autodétermination.

Le code barres ou code à barres a lentement mais intégralement envahi la société humaine du XXe, puis du XXIe siècle. Il n'y a pas d'échange de biens, du livre de poche à la brosse à dents, de la pile au yaourt, de la salade préemballée aux chaussures où ce signe n'intervient pas. Pas de classement, de catalogue, de stock de marchandises ou de pièces de rechange, d'expédition de journaux qui ne soit affublé de cet attribut. Il permet en effet de simplifier les transactions et la gestion des biens et des marchandises, et contient toutes les données relatives au produit. Si au départ, les publicitaires et les graphistes ont tenté de rédui-

re la taille de cette marque, jusqu'à chercher à la camoufler sur l'emballage, c'est que son esthétique posait problème. Les informations techniques étaient alors taboues car on pensait qu'elles nuisaient à l'image d'un produit. (...)

Aujourd'hui, l'avancée de la science et sa perception comme religion, la technologisation des rapports humains par l'Internet et les techniques numériques nous font accepter plus facilement les informations techniques de toute nature dans notre environnement visuel. Le code à barres est entré dans l'œil du consommateur, il ne gêne plus guère. Nous nous y

sommes habitués sans vraiment chercher à savoir ce qui se cache derrière ces barres de fréquence et de largeur variables, aussi peu que le conducteur se soucie du fonctionnement du moteur de son véhicule ou l'internaute de celui de son ordinateur. Bien sûr, la loi oblige les fabricants à faire figurer en clair les données essentielles du produit sur les emballages, ce qui ne nous incite guère à nous soucier de l'information codée. Encore faisons-nous confiance à l'écrit.

Au-delà de sa fonctionnalité, la présence du code noir et blanc sur tout bien échangeable en fait un symbole, celui du nouvel ordre du monde,

de l'uniformisation de la pensée, des attitudes, des habitudes, de la normalisation. (...)

Il est bien sûr illusoire de vouloir s'opposer à l'émergence d'une manifestation comme le code à barres considéré ici comme l'archétype d'autres contraintes imposées par le marché, par les institutions, les habitudes sociales et religieuses. Par contre, prendre conscience d'un fait, d'une situation est un état d'esprit, un art de prendre position dans le monde. Même si l'issue ne fait a priori pas de doute, l'autodétermination est de la plus haute importance. C'est

bien elle en effet qui érige l'être en Homme véritable, qui lui donne sa dimension réflexive et émotionnelle par l'autonomie conquise, qui lui procure son statut d'homo sapiens sapiens. La démission face à l'intrusion dénote un manque de conscience, un défaut grave de clairvoyance, la pauvreté d'un être-au-monde lacunaire et médiocre, une régression vers un homo machinus soumis et dépendant.

L'autodétermination se démarque de l'acquiescement servile auquel nous ont éduqué deux mille ans d'atavismes et de crispations judéo-chrétiennes par une attitude hédoniste, jouissive, contractuelle et solaire pour reprendre les termes de Michel Onfray. La profonde vallée de larmes, la haine de soi muée en flagellation, la répression du plaisir et donc du présent au profit d'une malade nostalgie du passé dont le souvenir est toujours meilleur que le présent, au bénéfice d'une divine nostalgie pour l'hypothétique futur d'un paradis perdu d'avance et l'in vraisemblable salut de l'âme ont conduit l'Homme occidental à accepter la contrainte, pire à la transformer en défi positif qui débouche sur la sacro-sainte valeur du travail. Cette dernière développe à son tour la culpabilité du chômeur qui se soumet au labeur dès qu'il a retrouvé un emploi. Et il défend ensuite son travail comme une valeur intouchable sans autre état d'âme, même s'il est engagé pour fabriquer des canons ou des mitraillettes. La boucle est bouclée. (...)

Le petit livre Codes barres propose une cinquantaine d'illustrations en noir et blanc qui dénoncent des évidences criantes. Et si un nouvel espace de liberté s'ouvrirait entre deux barres ...?

Laurent Guenat